(Faire) désapprendre l'islamophobie

Jeunes musulmans et (anti)racisme quotidien en Italie

Annalisa Frisina

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/3802>

DOI : [10.4000/hommesmigrations.3802](https://doi.org/10.4000/hommesmigrations.3802)

ISSN : 2262-3353

Éditeur

Musée national de l'histoire de l'immigration

Édition imprimée

Date de publication : 1 mars 2017

Pagination : 99-107

ISBN : 978-2-919040-37-7

ISSN : 1142-852X

Référence électronique

Annalisa Frisina, « (Faire) désapprendre l'islamophobie », *Hommes & migrations* [En ligne], 1316 | 2017, mis en ligne le 01 mars 2020, consulté le 19 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/3802> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/hommesmigrations.3802>

(FAIRE) DÉSAPPRENDRE L'ISLAMOPHOBIE

JEUNES MUSULMANS ET (ANTI)RACISME QUOTIDIEN EN ITALIE

Par ANNALISA FRISINA, professeure associée de sociologie, université de Padoue.

Lutter sans relâche contre les processus de racialisation et d'infériorisation systématiques qui touchent les musulmans en Italie, tel est l'objectif d'une jeunesse italienne en première ligne de ce type de discriminations. La construction de leur identité en Italie est devenue problématique tant les actes et autres remarques racistes ne cessent de les renvoyer aux fantasmes projetés sur les musulmans d'origine étrangère. Le travail de l'association des Jeunes musulmans d'Italie montre combien il est à la fois grandement nécessaire et tout autant difficile d'inviter chacun à désapprendre ce type de discours enracinés dans la société italienne.

Comment vit-on quand on est perçu comme le problème ? Au début du XX^e siècle, W.E.B. Du Bois¹ étudiait l'expérience quotidienne des Afro-Américains contraints de se considérer en permanence avec les yeux des ex-esclavagistes blancs. Il avait fait l'expérience dès son enfance des souffrances de la « double conscience » : le dilemme lié au fait d'être noir et américain. En devenant adulte, il avait rejoint les luttes pour les droits politiques et civils des Afro-Américains sans jamais totalement résoudre la tension entre « intégrationnisme et séparatisme² ». Cet article

propose une réflexion basée sur des recherches avec de jeunes musulmans, enfants des migrations en Italie, une génération encore à la recherche d'une légitimité qui se heurte chaque jour à de multiples discriminations. Leur expérience quotidienne est marquée par des processus de racialisation. Le fait d'être vu « comme un problème » continue à produire de la souffrance et des dilemmes analogues à ceux analysés par Du Bois aux États-Unis.

Mon analyse reprend l'idée formulée par Alana Lentin et Galvan Titley³ selon laquelle, après le

1. William Edward Burghardt Du Bois, *Sulla linea del colore. Razza e democrazia negli Stati Uniti e nel mondo*, Bologne, Il Mulino, 2010 [1903]. 2. Sandro Mezzadra, « Introduzione », in William Edward Burghardt Du Bois, *Sulla linea del colore*, Bologne, Il Mulino, 2010, pp. 17-18. 3. Alana Lentin, Galvan Titley, *The Crisis of Multiculturalism. Racism in a Neoliberal Age*, Londres, Zed Books, 2011.

11 septembre 2001, la narration hégémonique sur la « crise du multiculturalisme » a servi à occulter et à renforcer les racismes contemporains. En Europe et en Italie, la défense des valeurs libérales a contribué à dédouaner les rhétoriques et les pratiques de l'extrême droite. Selon ces études, les musulmans subissent aujourd'hui des processus de racialisation et d'infériorisation systématiques : leur diversité est « naturalisée » comme étant immuable et inconciliable avec la vie démocratique. L'islamophobie ne serait donc pas tant un problème d'intolérance religieuse qu'une forme de racisme⁴.

L'islamophobie dans les parcours de vie de jeunes musulmanes

Une récente étude conduite dans trois villes italiennes (Rome, Florence et Padoue) s'est intéressée, au travers d'entretiens biographiques, aux parcours de vie de jeunes musulmanes d'origines marocaine, bengalaise et pakistanaise, nées ou ayant grandi en Italie⁵. Dans ma contribution à cette étude⁶, j'ai relevé la façon dont l'islamophobie est puissamment entrée dans la vie de ces jeunes filles dès leur enfance. Les jeunes filles interviewées avaient entre 8 et 13 ans quand a eu lieu l'attaque terroriste du 11 septembre 2001. Dans leurs souvenirs, elles évoquent des épisodes de vie quotidienne dans lesquels l'islam est devenu un stigmat synonyme de terrorisme. Être identifié en tant que musulman signifiait subir différentes formes de discrimination.

« Tout de suite après le 11-Septembre, partout où je passais à l'école, j'entendais quelqu'un qui disait derrière moi : "Oussama Bin Laden ! Oussama Bin Laden !" Il n'arrêtait jamais ! [...]. Je ne l'avais pas dit à mes parents, parce qu'ils étaient très inquiets à cette époque. S'ils l'avaient su, ils m'auraient envoyée au Maroc, parce que, selon eux, ce type-là m'aurait fait du mal » (Zahra,

26 ans, d'origine marocaine). « Je me rappelle qu'après le 11 septembre mon papa nous a tous réunis : "Soyez attentifs, voilà ce qu'il s'est passé..." À cette époque, on entendait certaines informations ! Ils prenaient des gens n'importe comment, sans aucune raison, peut-être parce que certains avaient un CD qui parlait de spiritualité et portaient une barbe... c'est-à-dire au hasard, ils te prenaient et ils te jetaient en prison ! Comme ces jeunes de Badia Polesine qui avaient une carte et ils les ont pris en disant qu'ils voulaient faire un attentat à Padoue [...]. Il y avait de la peur. Je me rappelle qu'ils disaient même à la maison : "Éteignez les portables, tout le monde nous écoute et ils traduisent mal. Toutes les excuses sont bonnes..." Et ils m'avaient fait effacer les chansons que j'écoutais sur la Palestine. "Efface tout, qui sait s'ils l'écoutaient ce qu'ils comprendraient, quelles interprétations ils en donneraient !" » (Hind, 25 ans, d'origine marocaine).

La peur mentionnée ici concerne la suspension de l'État de droit, les abus de la police, les détentions et les expulsions arbitraires, qui sont (ou ont été) effectuées au nom de la guerre globale contre le terrorisme islamique. Cet événement a impliqué, dans les parcours de vie de beaucoup de jeunes filles, la peur d'une perte de contrôle sur leurs propres vies, surtout perçues à travers les recommandations de leurs parents. Dans les entretiens, l'événement est mis en relation avec ce qui s'est également passé par la suite. Ainsi, beaucoup de jeunes filles ne semblent plus disposées à jouer le rôle des citoyennes suspectées, discriminées, toujours incitées à se dissocier de ce que font des criminels au nom de l'islam.

« J'ai un oncle qui habite aux États-Unis et il m'a fait comprendre de quelle façon tout a vraiment changé depuis le 11 septembre. Par exemple, il m'a fait voir une vidéo sur une expérience sociale. Tout de suite après le 11 septembre, une femme voilée entrait dans une boulangerie et le boulanger refusait de la servir pour voir comment réagiraient les autres clients. Peu l'ont défendue, beaucoup l'ont insultée... On peut

4. Sur l'islamophobie comme forme de racisme en Italie, voir Monica Massari, *Islamofobia. La paura e l'islam*, Rome/Bari, Laterza, 2006. Sur l'islam italien, voir l'article, dans ce même numéro, de Chantal Saint-Blancat : « L'islam italien : catalyseur des ambiguïtés et contradictions de la société italienne ? ». 5. Ivana Acocella, Renata Pepicelli (dir), *Giovani musulmane in Italia, Percorsi biografici e pratiche quotidiane*, Bologne, Il Mulino, 2015. 6. Annalisa Frisina, « Cittadine che sconfiggono? Transizioni biografiche di giovani musulmane di Padova in tempo di crisi », in Ivana Acocella, Renata Pepicelli (dir), *Giovani musulmane in Italia, Percorsi biografici e pratiche quotidiane*, Bologne, Il Mulino, 2015, pp. 95-132.

les comprendre un peu, peut-être qu'ils ont perdu quelqu'un de cher... Mais je ne les comprends pas parce que, dans les tours, il y avait aussi des musulmans [...]. C'est comme si l'histoire se répétait : nous devons toujours nous justifier. Mais, au bout d'un moment, on en a marre : pourquoi je dois me justifier pour quelque chose avec lequel je n'ai rien à voir ? » (Sofia, 18 ans, originaire du Maroc).

Edmunds et Turner soulignent la façon dont des événements traumatisants comme les guerres ont l'effet d'unir une cohorte particulière d'individus, en en faisant une génération active. Selon ces chercheurs, nous nous trouverions en face d'une « *génération de l'après 11 septembre 2001*⁷ ». Il est peut-être excessif (et ethnocentrique) de penser qu'il s'agisse d'un phénomène global et universel (comme le font les chercheurs cités), mais il me semble que cette lecture est pour le moins plausible en raison de ce qui est arrivé aux jeunes musulmans rencontrés lors de mes recherches, car ils ont vécu dans leurs vies privées les effets de la panique sociale déclenchée par cet événement tragique. Comme je l'ai démontré⁸, l'islam est devenu, pour de nombreux jeunes musulmans issus de l'immigration, une diversité non désirée à laquelle on est assigné par le regard d'autrui, mais – selon les contextes de l'interaction et les ressources à disposition des acteurs sociaux – elle est également devenue une ressource pour une prise de conscience générationnelle et pour un rôle prépondérant des jeunes dans la sphère publique.

Entre assignation identitaire et discrimination liée à l'origine

Presque toutes les jeunes filles que j'ai interviewées ont évoqué différentes expériences de discriminations vécues à l'école. Dans l'expérience de plusieurs d'entre elles, les années du lycée ont été fondamentales pour apprendre à passer de victimes passives à des sujets actifs en mesure de répondre

aux offenses. « À l'école, ils me disaient : "C'est bizarre, tu es étrangère. Tu ne devrais pas être aussi bonne." Et même si je faisais de bons devoirs écrits, je n'avais pas de bonnes notes [...]. Même quand je voulais m'inscrire au lycée général, ils m'ont dit : "Va au lycée professionnel ou technique, parce que tu n'arriveras pas à suivre au lycée général." Et moi je pensais : "Mais pourquoi je n'y arriverais pas ?

Je suis meilleure que tous ceux que tu as en classe et à moi tu me dis que je ne dois pas aller au lycée général ?" [...]. À la première année du lycée, j'ai eu une prof de mathématiques qui était tout simplement raciste. "Vous les musulmans, vous puez, vous..." Un jour pourtant, elle m'a dit : "Sors de la classe ! Vous les Marocains, vous êtes tous les mêmes." Je me suis tournée et je lui ai répondu : "Mais comment diable vous permettez-vous, dans votre position ? ! Vous devriez être un modèle éducatif." Je lui ai tout sorti et, en plus, je la détestais. Un peu plus tard, elle m'a demandé pardon. Je ne me faisais pas traiter comme ça. J'étais une rappeuse, pleine de chaînes énormes, pantalons extralarges, un garçon manqué avec le voile ! » (Hind, 25 ans, d'origine marocaine).

« Un jour, la prof de religion – je ne suivais pas ses cours, mais je la connaissais quand même et je lui disais bonjour – arrive et me dit : "Nous sommes en train d'étudier l'islam en classe. Tu peux venir s'il te plaît ?" Et j'y suis allée. Les questions qu'ils me posaient étaient du genre : "Tes parents te battent ?" Ça a été vraiment traumatisant pour moi [...]. Puis elle cite un passage sur l'adultère, sans en comprendre le sens, le contexte. En retour, mes camarades me demandent si mes parents me frappent ! J'étais furieuse [...]. "Tu es promise à quelqu'un ?" Et moi : "Non, je suis libre de choisir." Alors une fille arrive : "Même un catholique ?" Et moi de répondre : "Et toi tu te marierais avec un musulman ?" Et elle répond, en même temps

Presque toutes les jeunes filles que j'ai interviewées ont évoqué différentes expériences de discriminations vécues à l'école. Dans l'expérience de plusieurs d'entre elles, les années du lycée ont été fondamentales pour apprendre à passer de victimes passives à des sujets actifs en mesure de répondre aux offenses.

7. June Edmunds, Bryan Turner, *Generations, Culture and Society*, Philadelphia, Open University Press, 2002. 8. Annalisa Frisina, *Giovani Musulmani d'Italia*, Rome, Carocci, 2007.

que toutes les autres, en chœur : "Nooon !" Pourquoi leur dire que je ne me marierais pas avec un catholique apparaît comme absurde, un délit, alors que quand les autres le disent, c'est une chose tout à fait normale ? » (Sofia, 18 ans, originaire du Maroc).

Dans les écoles publiques italiennes, il n'existe pas d'enseignement pluraliste des religions.

Les enfants des migrations rendent inévitable la nécessité d'affronter les limites du modèle de laïcité italienne à dominance catholique⁹. En outre, ils luttent au quotidien pour déracialiser l'italianité et s'opposer aux racismes institutionnels et quotidiens.

La plupart des interviewées sont dans l'attente de la nationalité italienne¹⁰. Ils vivent cette longue transition (du statut d'étrangères dans le pays où elles sont nées et où elles ont grandi à une présence légitime dans la communauté nationale) avec beaucoup de frustration. « Je ne suis pas encore citoyenne italienne et c'est un de mes problèmes majeurs aujourd'hui [...]. Je veux faire médecine et cette nationalité, ils doivent me la donner. En tant qu'étrangère, cela me coûte beaucoup plus cher... Même pour la sécurité sociale, beaucoup pensent que les étrangers sont plus aidés que les Italiens mais c'est le contraire [...]. Le dernier épisode de racisme, je l'ai vécu il y a quelques jours dans l'autobus. Il y avait beaucoup de gens et ils n'ont contrôlé que ma sœur et moi, parce que nous avons une couleur de peau différente. [...] Tu vois, ils pensent toujours que tu es là pour frauder, aucune confiance... Tu es vue comme un de ces étrangers qui volent le travail et font les malins pour vivre comme des pachas ! » (Jasmin, 18 ans, originaire du Bangladesh).

« J'ai des amies intimes qui, à la fin, ont des raisonnements d'extrême droite, elles sont convaincues que je suis l'exception. "Je ne suis pas raciste, je suis ton amie, mais je déteste tous les étrangers." Au bout d'un moment, je perds tout espoir. "Mon père me dit toujours de faire attention aux musulmans." On se décourage, on donne l'exemple, mais ça ne suffit pas [...]. Maintenant, il y a toute cette fantastique propagande, ce fantastique problème de l'EI... et c'est encore pire. Nous avons fait la manifestation "Pas en mon nom", mais nous n'avons rien en commun et nous espérons ne plus devoir nous dissocier. Parce qu'au bout du compte, je fais tout ce qui est en mon pouvoir, mais ça ne suffit jamais [...]. Et puis je me rends compte qu'il n'y a pas de liberté d'expression... la liberté, ce n'est pas seulement pouvoir sortir en mini-jupe par exemple. La liberté, c'est aussi mettre le voile sans problème [...]. On ressent vraiment la haine, comme dans la récente manifestation de la Ligue du Nord de Milan "Stop Invasion". Dans cette vidéo hallucinante, ils disaient "Tu n'arrives pas à finir le mois ? Alors adopte Fatima qui est enceinte sur ton canapé et très vite tu auras le double des allocations" [...]. Ils font croire que les immigrés sont riches, même très riches, aux dépens des Italiens ! » (Sofia, 18 ans, originaire du Maroc). Comme le souligne Ruth Wodak¹¹, le populisme des partis et des mouvements d'extrême droite (comme la Ligue du Nord en Italie) est désormais devenu une force politique majeure dans beaucoup de pays européens.

La « *fabrique de la peur*¹² » est sans aucun doute une stratégie de marketing politique à succès. Par rapport à la peur de l'islam, Liz Fekete¹³ a analysé la théorie de la conspiration islamique, en montrant que l'idéologie de Breivik (auteur du massacre d'Oslo) est ouvertement partagée par de nombreux acteurs de l'arène politique européenne, avec le résultat que la haine envers les musulmans (vus comme des envahisseurs qui veulent islamiser/barbariser l'Europe) continue de grandir.

9. Annalisa Frisina, « The making of religious pluralism in Italy: Discussing religious education from a new generational perspective », in *Social Compass*, vol. 58, n° 2, 2011, pp. 271-284. 10. Sur la loi n° 91 de 1992 qui établit le principe du *ius sanguinis*, voir l'article de Chantal Saint-Blancat dans ce même numéro. 11. Ruth Wodak, *The Politics of Fear. What Right-Wing Populist Discourses Mean*, Los Angeles, Sage, 2015. 12. Luigi Ferrajoli, « Democrazia e paura », in Michelangelo Bovero, Valentina Pazé (dir.), *La democrazia in nove lezioni*, Rome/Bari, Laterza, 2010, pp. 115-135. 13. Liz Fekete, « The Muslim Conspiracy Theory and the Oslo Massacre », in *Race and Class*, vol. 53, n° 3, 2012, pp. 30-47.

Reprendre l'initiative face à l'islamophobie

Ces dernières années, la prise de conscience du problème lié aux représentations négatives de l'islam s'est accrue, malgré de nombreuses résistances, notamment en Italie. Elle a donné lieu à des initiatives d'opposition à l'islamophobie menées par l'association des Jeunes musulmans d'Italie (GMI). L'association des GMI a fêté ses quinze ans, elle compte 1 200 membres actifs dans 51 localités¹⁴. Elle est composée de jeunes, majoritairement des filles (qui ont des rôles leaders au niveau local). Les GMI ont entre 14 et 26 ans (les mineurs étant plus nombreux) et sont principalement des Italiens d'origine marocaine (la majorité), égyptienne et tunisienne. Ils comptent également, mais dans une moindre mesure, d'autres origines : Palestine, Jordanie, Syrie, Albanie, Bosnie, Pakistan, Sénégal et Ghana. La présidente, élue en 2016, est Nadia Bouzekri, 24 ans, italo-marocaine, étudiante en économie et management à l'université de Modène et de Reggio d'Émilie. Pendant ses premiers mois en tant que présidente, elle a rappelé l'importance de l'engagement civil des jeunes musulmans (par exemple, en faisant la promotion d'activité de volontariat social dans le domaine de l'éducation) et elle s'est plusieurs fois heurtée à la difficulté de construire une image contre-hégémonique des musulmans et, en particulier, des musulmanes dans les médias italiens¹⁵.

L'activisme des GMI a permis à de nombreux jeunes de se sentir « *protagonistes, avec l'aide de Dieu !* » (le slogan de l'association) et de participer à la vie publique

des territoires dans lesquels ils vivent pour créer des espaces de dialogue inter-religieux et interculturel¹⁶.

Récemment, un groupe de GMI originaire de différentes localités (Brescia, Trente, Émilie-Romagne, Modène, Pérouse) a voulu créer un Observatoire sur l'islamophobie qui, depuis environ trois ans, et avec des ressources très limitées (par exemple en s'autofinanciant à travers la vente de gadgets), a tenté de recenser les cas d'islamophobie.

En effet, dans un contexte européen dans lequel on peine encore à reconnaître l'importance de contrôler le phénomène de façon systématique¹⁷ et en l'absence d'un rôle joué par les acteurs publics nationaux contre l'islamophobie, ce sont ses premières victimes qui ont intérêt à se mobiliser pour recenser et dénoncer les cas de racisme contre les musulmans et les musulmanes¹⁸. J'ai récemment interviewé Raisa et Firdaws, les animatrices de l'initiative « Jamais + islamophobie » et elles ont toutes deux rapporté que la majeure partie des faits signalés à travers leur page Facebook concerne le milieu scolaire et que de plus en plus de cas étaient recensés, surtout depuis les attentats de Paris en 2015. En plus de ce travail sur Internet, ils ont pu directement prendre connaissance de beaucoup plus de cas de jeunes qui, bien qu'ayant subi un acte discriminatoire en tant que musulmans, n'ont pas voulu le dénoncer. Le cas qui les a le plus choqués implique un jeune de 13 ans, italo-marocain, résident à Parme. Un

Le titre d'un article de la *Tribune de Genève* du 12 avril 2016 monte l'affaire en épingle en liant les deux jeunes musulmans à Daech : « Un des frères relaie la propagande de Daech ». Dès lors, les journalistes enquêtent sur les origines de la famille des deux frères. On apprend que celle-ci ne serait pas « intégrée » à la société suisse.

¹⁴. <http://giovanimusulmani.it/sezioni/> ¹⁵. Le cas le plus récent concerne l'émission *Islam, Italia* (Gad Lerner, Rai 3). Après le deuxième épisode du 27 novembre 2016 sur « Les femmes, le corps caché », Nadia a commenté sur son profil Facebook : « Ça a été une opportunité perdue [...]. (Ils ont présenté, NdR) un islam étranger, lointain, inconciliable avec la société, fait de filles victimes de leurs pères autoritaires et de mariages forcés [...]. Cher Gad, à partir d'aujourd'hui nous nous raconterons nous-mêmes ! Ceux qui veulent participer peuvent me contacter [...] ». ¹⁶. Dans presque toutes les sections, les membres des GMI participent périodiquement à des rencontres dans les écoles publiques. Ils sont invités par les étudiants, dans les assemblées d'établissement ; mais également par des professeurs durant l'« heure de religion », une heure qui reste encore mono-confessionnelle malgré les demandes de changement faites par de jeunes Italiens, avec ou sans origines étrangères. Voir Annalisa Frisina, « The making of religious pluralism in Italy: Discussing religious education from a new generational perspective », *op. cit.* ¹⁷. En 2015 le premier « European Islamophobia Report » (sous la direction de Enes Bayrakli et Farid Hafez, SETA, Istanbul) a été présenté, couvrant 25 pays, dont l'Italie (sous la direction de Grazia A. Siino et Nadia Levantino).

¹⁸. Voir, par exemple, le projet européen « IMAN » (Islamophobia Monitoring and Action Network), <http://iman-project.org>.

Le cas qui les a le plus choqués implique un jeune de 13 ans, italo-marocain, résident à Parme. Un matin de janvier 2015, après un retard à l'école et une fois entré en classe, il lui a été demandé de se dénuder devant ses camarades de classe pour leur montrer qu'il ne portait pas d'explosifs.

matin de janvier 2015, après un retard à l'école et une fois entré en classe, il lui a été demandé de se dénuder devant ses camarades de classe pour leur montrer qu'il ne portait pas d'explosifs. Le professeur l'avait obligé à relever son t-shirt devant tout le monde pour ensuite se lancer dans des invectives contre les « musulmans terroristes ». Le jeune garçon n'avait pas signalé le cas, mais ses camarades de classe avaient raconté l'épisode au proviseur et avaient convoqué une assemblée de classe pour en parler. Un jeune des GMI qui fait partie du groupe de contrôle anti-islamophobie avait réussi à trouver un avocat qui, pour une somme modeste, avait pu suivre l'affaire. Toutefois, ce même avocat a découragé la mère du jeune garçon de porter plainte, en lui expliquant que le procès serait très coûteux et les possibilités de succès très limitées. « Pour nous, ça a été vraiment un moment difficile ! C'est tellement difficile de construire une confiance envers la justice ! Les parents musulmans, la première génération, ont peur de tout, ils ne veulent pas de problèmes... La mère n'a pas osé continuer... Et le jeune garçon voulait en finir avec cette histoire le plus vite possible pour ne pas se sentir enfermé dans un rôle de victime [...]. Avant tout, nous devons nous éduquer nous-mêmes. Nous sommes accoutumés aux discriminations, nous ne leur donnons pas d'importance, nous ne les nommons même pas... À force de subir, tout devient normal et supportable... Mais ce n'est pas juste ! » Ces paroles sont celles de Firdaws, 21 ans, italo-marocaine et étudiante en biotechnologies à l'université de Pérouse. Elle a collaboré au projet européen RADAR (Regulating AntiDiscrimination and Anti-Racism) coordonné par son université, en suivant

un cours sur la « communication de haine raciste ». Elle souligne le grand besoin de formation pour tout le groupe des GMI qui s'occupe de s'opposer à l'islamophobie, parce qu'aucun d'entre eux n'a suivi d'études sur ce thème. La détermination avec laquelle ils effectuent le travail de sensibilisation, de documentation et de plaidoyer pour la défense des musulmans en Italie est toutefois importante. Ils sont en train de « s'autoformer » à travers des contacts et des échanges avec d'autres associations européennes qui s'occupent de lutte contre les discriminations. Actuellement, Firdaws participe avec « Jamais + islamophobie » au projet européen « Forgotten Women. The impact of islamophobia on Muslim women », avec d'autres organisations de la société civile de huit pays européens¹⁹, pour freiner l'islamophobie dans une perspective inter-sectionnelle, qui tient compte de l'interdépendance des systèmes d'oppression, comme l'enseignement le féminisme afro-américain.

« Je suis une femme, noire et musulmane ! Ma vie est faite de grands défis. » (Raisa)

Référent national des GMI, Raisa travaille pour « Jamais + islamophobie ». Âgée de 25 ans, d'origine ghanéenne et nigériane, elle a fait des études d'infirmières à l'université et effectué un stage. Elle raconte qu'elle s'occupe de discriminations parce qu'elle a dû y être confrontée trop souvent dans sa vie. Par exemple, elle a subi des actes de racisme quotidien dans l'autobus, en raison de sa peau noire ou de son hijab (un jour, à Brescia, des jeunes le lui ont coupé avec des ciseaux pendant que le reste des passagers regardait sans intervenir). Depuis le premier jour de son stage, elle doit être en relation avec une infirmière qui refuse de lui parler car elle est « musulmane ». Pour commu-

¹⁹. Hormis l'Italie, il s'agit de la France, de la Belgique, du Danemark, de l'Allemagne, des Pays-Bas, du Royaume-Uni et de la Suède. Pour en savoir plus : <http://enar-eu.org>. En Italie, le projet AISHA est partenaire de l'initiative contre les violences faites aux femmes, voir www.facebook.com/progettoAisha/. Selon les femmes qui travaillent sur le projet, travailler à la formation des imams et sensibiliser les hommes adultes, en plus des femmes, est fondamental pour freiner le sexisme et le racisme. En outre, il est fondamental pour tisser des alliances avec d'autres femmes non musulmanes qui s'occupent de lutte contre les violences.

niquer, cette personne s'adresse aux autres en la faisant passer pour « une chose ». Elle a signalé son cas et rassemble d'autres cas semblables sur Internet pour passer d'une souffrance et d'une frustration individuelle à des pratiques collectives anti-racistes. La collaboration avec le Bureau national contre les discriminations raciales (UNAR) est encore limitée. Le travail des jeunes musulmans et musulmanes comme Firdaws et Raisa, militantes contre l'islamophobie, n'a pas encore trouvé un réel soutien institutionnel (par exemple, les ressources manquent pour l'aide psychologique et légale des personnes victimes).

Les pratiques culturelles au service du retournement des stigmates

En ce qui concerne la sensibilisation des jeunes sur l'importance de reconnaître et de dénoncer des actes de racisme anti-musulman, beaucoup d'énergie est dépensée pour s'opposer aux discours haineux et aux représentations stéréotypées des musulmans sur Internet. À l'heure actuelle, l'instrument principal utilisé semble être l'humour. Les jeunes sont invités à passer du rôle d'objets à celui de sujets du discours, ridiculisant ceux qui les offensent de la façon la plus gentille possible. Par exemple, parmi les postes récents de la page Facebook des GMI, on trouvera des échanges tels que : « *Splendide. Vous pourriez discuter de la raison pour laquelle dans tous les pays arabes dans lesquels je vais, nous ne pouvons pas professer notre religion ni même ouvrir des lieux de culte alors qu'ici vous vous étonnez qu'il n'y en ait pas assez ?* » (21/10/2016) ; « *Bonjour Simone. Nous sommes des citoyens italiens et nous ne sommes pas responsables des politiques et de la gestion du territoire des fameux pays "arabes". Vous pouvez vous adresser aux ambassades, ils sauront mieux vous renseigner J.* » (22/10/16) ; « *Le prochain objec-*

tif des musulmans italiens ? Faire exploser la coupole de la basilique Saint-Pierre. » (17/11/2016) ; « *Bonsoir. Tu t'es trompé de page, Matteo. Nous n'explosons que de joie.* » (18/11/2016). La présidente des GMI utilise elle aussi souvent l'humour dans ses interventions publiques. Par exemple, après son élection, elle avait déclaré à un journaliste : « *Vous voyez, la seule chose extrême de ma vie est mon père qui est supporter de l'Inter.* »

L'antiracisme quotidien de nombreux jeunes, affiliés ou non aux GMI, ne s'exprime pas seulement à travers les mots, mais souvent à travers des pratiques liées à des cultures jeunes transnationales qui leur permettent de renverser les stigmates liés à l'islam. La mode et la musique sont utilisées pour affirmer des appartenances multiples, en mélangeant des influences culturelles différentes, et pour construire un islam jeune « cool », qui défie les représentations de ce qui est islamique aussi bien vis-à-vis des parents que de la société majoritaire dans laquelle ils sont insérés.

« *Tu sais qu'ici tu es en Italie ? Pourquoi portes-tu le voile ? Tu sais que sans le voile, tu serais vraiment très belle... C'est comme si tu ne pouvais pas être belle avec le voile !* » (Zahra, 26 ans, d'origine marocaine).

À ceux qui les intiment de « s'habiller à l'italienne », c'est-à-dire de se découvrir et d'enlever le voile (c'est-à-dire de s'intégrer en s'assimilant), il y a des jeunes qui répondent en affirmant la possibilité d'être « belles et musulmanes²⁰ ».

« *Hijab elegante, j'aime bien parce qu'ils mettent des vêtements différents, modernes, de dernière génération en somme. Et alors, tu arrives à te trouver, à t'inspirer [...]. En musique, j'écoute les Outlandish, du Danemark, je ne sais pas si tu les connais. Il y a deux musulmans, un Pakistanais et*

En ce qui concerne la sensibilisation des jeunes sur l'importance de reconnaître et de dénoncer des actes de racisme anti-musulman, beaucoup d'énergie est dépensée pour s'opposer aux discours haineux et aux représentations stéréotypées des musulmans sur Internet.

20. Sur la beauté, racisme et antiracisme quotidien chez les filles issues des migrations en Italie, voir Annalisa Frisina, Camilla Hawthorne, « *Sulle pratiche estetiche antirazziste delle figlie delle migrazioni* », in Gaia Giuliani (dir.), *Il colore della nazione*, Milan, LeMonnier-Mondadori, 2015, p. 200-214. 21. Amir Saeed, « *Between hip hop and Muhammad. European muslim hip hop and identity* », in Geoff Nash, Kathleen Kerr-Koch, Sarah Hackett (dir.), *Postcolonialism and Islam. Theory, Literature, Culture, Society and Film*, Londres, Routledge, 2014.

un Marocain et un autre, mais je crois qu'il n'est pas musulman, de Colombie peut-être. Ils parlent de l'islam, mais pas seulement ! » (Sarah, 25 ans, origines marocaines).

Des groupes de musique comme les *Outlandish* contribuent à former une « hip-hop oumma », qui conjugue l'appartenance à une communauté religieuse globale (la oumma) avec l'appartenance à la culture jeune globale (le hip-hop). Dans une perspective postcoloniale, Amir Saeed²¹ soutient qu'il s'agit de la construction d'alliances transversales d'un point de vue antiraciste et anti-impérialiste. À travers l'exemple du clip-vidéo le plus connu des *Outlandish* (la chanson est une reprise de *Aïcha*), le chercheur affirme

que le hip-hop islamique est en train de constituer une voix contre-hégémonique. Dans la chanson en question, les femmes citées sont musulmanes, « *belles, indépendantes et religieuses* ».

Pour les filles originaires du Bangladesh, la mode islamique n'est pas liée au hijab, mais à la « mode modeste », qui permet d'être belle sans être provocante. Parmi mes interviews, deux sœurs tenant un blog consacré à la mode revendiquent explicitement et fièrement à la fois leur appartenance à l'islam sans toutefois porter ce qui est devenu l'emblème de l'islam, et le fait de se sentir belles en prenant leurs distances avec le modèle hégémonique de la beauté blanche/occidentale.

« *En grandissant, j'ai pris conscience de mon corps, j'ai changé, mon nombril est apparu... L'élégance, ce n'est pas ça [...]. Les adolescents veulent ressembler à leur groupe, se distinguer. Et ils vivent mal le fait que la beauté en Europe soit stéréotypée, blanche, blonde, yeux bleus, grande, maigre [...]. L'idée de notre blog*

est née pour faire voir qu'on peut être belles sans être stéréotypées [...]. J'ai regardé beaucoup de fashion blog et je me suis dit : "Que c'est chiant ! Les filles sont toutes les mêmes." Moi, je veux changer ce concept, surtout en Italie. À Londres, il y a beaucoup de fashion bloggers musulmanes voilées avec de nombreux followers [...]. Nous sommes italiennes provenant d'autres pays, nous sommes des musulmanes croyantes qui ne portent pas le voile. Voilà notre ligne [...]. La mode est une question sociale, nous sommes pour la mode modeste, pour faire comprendre qu'on peut être tendance, qu'on peut être belle, qu'on peut s'habiller à l'occidentale et à la musulmane. » (I., 24 ans, originaire du Bangladesh).

Comme l'affirment Karin van Nieuwkerk, Mark LeVine et Martin Stokes Nieuwkerk²², les vêtements, la musique, les bandes dessinées²³ et d'autres expressions de la culture populaire, loin d'être des « forces occidentalises », sont importantes au niveau global pour comprendre ce que signifie aujourd'hui être un(e) musulman(e). S'il est vrai que le marché a historiquement assimilé les codes contestataires (en insérant par exemple dans les publicités commerciales des symboles du *Black Power* des années 1970) avec pour résultat de les dépolitiser²⁴, il est en tout cas possible de les re-politiser dans certains contextes sociaux. Le « hijab élégant » est très certainement le fruit d'un marché en expansion qui a peu à voir avec la « contre-culture ». Mais, dans leur vie quotidienne, les jeunes peuvent s'en réapproprier les codes pour s'opposer aux processus de stigmatisation. Être visiblement à la fois musulmane et à la mode continue à inciter de nombreuses jeunes femmes à montrer publiquement qu'il n'y a rien d'intrinsèquement « primitif » ou « étranger » dans l'identification religieuse islamique²⁵.

Pour conclure, il convient également de souligner la façon dont les mouvements antiracistes, en

²². Karin van Nieuwkerk, Mark LeVine, Martin Stokes, *Islam and Popular Culture*, Harrogate, Combined Academic Publishers, 2016. ²³. Voir les travaux de la jeune italo-tunisienne Takoua Ben Mohammed, auteure du livre en bande dessinée *Sotto il velo* et du blog « Fumetto intercultural », <https://ilfumettointercultural.wordpress.com>. ²⁴. Rudi Maier, « Assimilation of protest codes: Advertisement and mainstream culture », in Kathrin Fahlenbrach, Martin Klimke, Joachim Scharloth (dir.), *Protest Cultures: A Companion*, Oxford, Berghahn Books, 2016, pp. 479-487. ²⁵. Reina Lewis, *Muslim Fashion. Contemporary Style Cultures*, Durham, Duke University Press, 2015.

Être visiblement à la fois musulmane et à la mode continue à inciter de nombreuses jeunes femmes à montrer publiquement qu'il n'y a rien d'intrinsèquement « primitif » ou « étranger » dans l'identification religieuse islamique.

Italie aussi, peinent à se mobiliser de façon adéquate²⁶ contre les processus quotidiens de racialisation. La question raciale est minimisée et rendue invisible, d'autant plus qu'une réflexion publique sérieuse sur la portée et les conséquences du colonialisme italien n'a jamais eu lieu²⁷. Le grand défi

pour la socialisation des nouvelles générations, musulmanes ou non, consiste à prendre en considération l'histoire de la violence coloniale de l'Europe pour désapprendre les racismes qui continuent à marquer les consciences des ex-colonisés et des ex-colonisateurs²⁸. ■

²⁶. Pour une critique récente, <http://africasacountry.com/2016/09/anti-racism-without-race-in-italy/>. ²⁷. Miguel Mellino, « De-provincializzare l'Italia. Note su colonialità, razza e razzializzazione nel contesto italiano », in *Mondi Migranti*, n° 3, 2011, pp. 57-90. ²⁸. Renate Siebert, « Il lascito del colonialismo e la relazione con l'altro », in Teresa Grande, Giap Ercole Parini (dir.), *Sociologia*, Rome, Carocci, 2014, pp. 291-305.

PALAIS DE LA PORTE DORÉE

MUSÉE DE L'HISTOIRE
DE L'IMMIGRATION

Idées reçues sur les générations issues de l'immigration

Peggy Derder

Co-édition du Musée national de l'histoire de l'immigration et du Cavalier bleu. Peggy Derder, historienne spécialiste de la guerre d'Algérie et de l'histoire de l'immigration en France

Si l'immigration constitue un thème de débat et une préoccupation des pouvoirs publics, les enfants issus de cette immigration sont encore trop méconnus malgré de récents travaux scientifiques. La réalité et la diversité de leurs situations sont déformées par les clichés : échec scolaire, délinquance, déracinement, marginalisation sociale, absence d'engagement politique... Qui sont vraiment ces «deuxième», aujourd'hui troisième voire quatrième, générations ?

Au travers d'une approche historique et sociologique, Peggy Derder recadre bon nombre d'idées reçues et montre ces descendants de l'immigration tels qu'ils sont et tels qu'ils évoluent dans cette France qu'ont choisie leurs parents et qu'ils ont profondément modifiée au cours de ces dernières années.

OFFRE EXCEPTIONNELLE: 8 €

(au lieu de 18 €, soit 10 € de remise !)

isbn 978-2-84670-531-8, 176 pages, février 2014.

Merci de nous retourner ce bon de commande complété et accompagné de votre règlement par chèque à l'attention de l'agent comptable de l'EPPPD (règlement possible par virement bancaire pour les structures publiques)

**EPPPD - Musée national de l'histoire de l'immigration Département des éditions -
293 avenue Daumesnil, 75012 Paris - editions@palais-portedoree.fr - 01 53 59 58 63**

Nom Prénom

Structure

Adresse professionnelle et/ou personnelle :

.....

Tél..... Mail:

Je commande ex. de **Idées reçues sur les générations issues de l'immigration**

et règle au total la somme de € TTC.

(Prix unitaire 8 € TTC + 3 € de frais de port uniquement en France. Pour l'étranger, compter 1,50 € supplémentaire de frais de port par ex.)